

BUSCAILLETTE-BUSCAILLOU

Il fait froid — Le givre mord
Les pauvres doigts sans mitaines ;
Ramasseuse de bois mort,
Va-t'en aux forêts lointaines !

Les autans, noirs bûcherons,
Ont livré maintes batailles
Aux chênes, et de leurs fronts
Fait tomber maintes buscailles.

Buscaillette-Buscailloù,
Prends ta corde, va-t'en vite,
A travers ronce et caillou,
Au bois où le vent t'invite.

Tu n'as enfant ni mari
Qui t'aide et qui te protège :
Mets du bois mort à l'abri,
Ils sont longs les jours de neige !...

* *

La voyez-vous trotter
La chère petite vieille ?
Quand elle va butiner,
Moins diligente est l'abeille.

Elle passe le ravin,
Gravit la pente avec peine,
Puis, sur la lande sans fin,
Marche, court à perdre haleine.

Les coudes au corps serrés,
Un tablier pour mantille,
Elle longe les fourrés
Où l'écureuil seul sautille.

Mais le soleil du bon Dieu
Au-dessus des bois émerge,
Et couvre d'or et de feu
Sa vieille cotte de serge ;

Et, — comme un jour au parvis
Des demeures éternelles,
Buscailloù, les sens ravés,
Et de l'extase aux prunelles,

Entrera, — dans la forêt
Qui se dénouille et tressaille,
Joyeuse elle disparaît
En écartant la broussaille.

* *

Forêt, sainte forêt, maternelle aux petits,
A ceux du rossignol comme à ceux de la louve,
Toi qui feuilles, en mai, sur l'oiselet qui couve
Et sur le bouge où les marcassins sont blottis ;

Toi qui nourris un peuple entier dans ton enceinte,
Qui, comme un temple auguste ouvert de tout côté,
Donnes asile aux gens que proscrire la cité,
Forêt tendre, forêt humaine, forêt sainte !

Accueille maintenant sous tes rameaux flétris
La pauvre vieille fille, autrefois fraîche et forte.
Qui ne demande rien que quelque branche morte,
Et qu'à vivre un hiver encor de tes débris.

UN HOMME MAL PRIS



Robinson, (qui a boutonné son paletot autour d'un rerer-berre). — Lâchez-moi, je vous dis, ou j'appelle la police. C'est pas des femmes honnêtes qui arrêtent les hommes sur la rue.

BELLE ACCOMMODANTE



Sambo. — Ho ! Mademoiselle Fleurdelys, charmant, ces anneaux à la taille !

Mlle Fleurdelys. — C'est pour le bal du Jour des Rois. Comme les valseurs ont de la misère à me prendre par la taille, ces anneaux leur donneront une chance.

Vieux chênes malmenés par le vent qui vous pille,
Mais qui reverdirez lorsqu'avril reviendra,
Laissez choir de vos troncs tout le bois qu'il faudra
Pour que chez Buscailloù chaque soir le feu brille.

Beaux hêtres qui montez si haut, si droits dans l'air,
En vous courbant sous les effets de la tempête,
Mettez donc sous vos pieds un peu de votre tête
Pour que son feu soit plus palpitant et plus clair.

Trembles émus, bouleaux légers, peupliers grêles,
Mêlez à ces bois durs et lourds votre bois fin
Et léger ; Buscaillette en rentrant aura faim :
Caressez sa marnite en gerbes d'étincelles.

Arbustes qui, jadis, blessiez ses pieds d'enfant,
Houx et genêts amers, buis aux feuilles dorées,
Chèvrefeuilles courant en traînes éplorées,
Bruyères où, sans doute, elle dormit souvent,

Piquez dans son fagot vos touffes odorantes,
Afin qu'en son alcôve elle rêve, ce soir,
Aux pénétrants parfums que berce l'encensoir
Dans les processions en messidor errantes.

* *

Mais le pâle soleil descend
Sur les coteaux frileux qu'il rase ;
Il met un regard caressant,
Dans la clairière qui s'embrase...
Buscailloù, le soleil descend !

Buscailloù, sous le faix ployée,
Du milieu des beaux hêtres blancs,
Dans la clairière ensoleillée,
Sort et marche à pas chancelants,
Sous son fagot toute ployée.

Elle s'en vient par le sentier
Où le moineau bavarde encore.
Elle a passé le jour entier
Dans la haute forêt sonore,
Et s'en revient par le sentier.

La côte est taillée en calvaire,
Elle sent fléchir ses genoux ;
Que de lie au fond de son verre !
Sainte Vierge, pitié pour nous.
Vous qui connaissez le Calvaire !

* *

Elle arrive enfin au logis étroit,
N'a pour l'accueillir lueur ni caresse ;
Seul un vieux chat noir des cendres se dresse
Miaulant la faim et tremblant de froid.

Buscaillette allume un quinquet fumeux.
D'un genêt flambant fait chauffer sa soupe,
Mange une noisette à la hâte et coupe
Un peu de pain noir à son chat galeux.

Et sur son perchoir une poule brune,
Soudain réveillée, allonge le cou,
Caquette un instant avec Buscailloù,
Puis se rendort dans un rayon de lune.

Puis elle fera sa longue prière
De *Pater* suivie et d'*Ave* sans fin,
Aux ronrons du chat qui n'ayant plus faim,
Le dos aux chenets, prie à sa manière.

Dors maintenant, dors d'un sommeil d'enfant,
Dors dans ton alcôve au cercueil pareille,
Et, pour mieux rêver, garde dans l'oreille
Le chant qu'aux forêts chante le grand vent.

Car toute la nuit, sans que rien é moussse
Sa forte cognée et ses mille bras,
Il gronde et travaille, et tu trouveras,
Un autre fagot demain sur la mousse.

FRANÇOIS FABIÉ.

DANS LA NEIGE



ERS dix heures, sa tante, la
femme Delpon, vieille bro-
canteuse de la rue Saussure,
chez laquelle, à la mort de
ses parents, elle avait été re-
cueillie, lui donna un tro-
gnon de pain, lui mit au
bras un panier d'osier et l'en-
voya, comme de coutume, ra-
masser des morceaux de char-
bons par les routes.

Une neige épaisse, tombée
dans la nuit, couvrait la
terre, et il gelait fort. Mais le soleil poudrait de
mille étincelles diamantées les blancheurs du sol.

Henriette, le corps enfermé dans une méchante
jupe qui s'arrêtait à ses genoux, des sabots aux
pieds, des bas troués autour de ses jambes grêles
de gamine, nu-tête, sortit et commença à courir,
les mains cachées sous son tablier. Elle parais-
sait ravie de voir la neige et de l'entendre crier
sous ses pas.

Comme elle franchissait, a'erte et la mine
riente, la porte d'Asnières, un des employés de
l'octroi, qui grelottait, malgré son épais caban
vert, s'écria :

—Tiens, voilà la nièce à la Delpon ! Ça n'a
pas dix ans, ça ne mange pas, ça n'est pas habillé,
ça sort en cheveux par tous les temps, et ça se
porte mieux que nous.

—Ce n'est pas étonnant, dit un autre en go-
guenardant lourdement, de la graine de rou-
leuse !

Les deux hommes suivirent des yeux quelques
instants la petite. Ils la virent essayer de casser,
à coups de sabot, la glace d'une mare voisine,
puis, après maints efforts vains, secouer insou-
ciamment la tête et reprendre sa course.

* *

L'hiver, la route d'Asnières est ordinairement
silonnée, du matin au soir, de tombereaux de
charbon, qui viennent des chantiers de Clichy et

UN ŒIL MAL PLACÉ



Patrick. — Tu as vu ce que Georges Washington dit
contre le Conseil de Ville ? Sais-tu pourquoi ? Il a un
œil sur le fauteuil de la Mairie.

Mac. — S'il a un œil là, c'est certain que les autres
vont s'asseoir dessus.